

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com
 hippodrome
 douai scène nationale

BE HAPPY

Mike Leigh

Né le 20 février 1943 à Salford, Manchester. Petit-fils d'un peintre miniaturiste juif russe qui émigra vers l'Angleterre en 1902, et fils d'un médecin qui troqua le nom de Lieberman contre celui de Leigh, le jeune Mike se destine tout d'abord au métier d'acteur, et étudie à la Royal Academy of Dramatic Art de Londres. S'orientant rapidement vers la mise en scène, il intègre la London Film School, puis écrit et monte des pièces de théâtre tout en travaillant pour la télévision.

En 1971, il tourne son premier long-métrage,

Bleak Moments, adapté d'un de ses spectacles. Le réalisateur reçoit le Léopard d'Or à Locarno pour ce portrait d'une femme en quête du bonheur. Malgré le succès critique de ce premier opus, Mike Leigh devra attendre 17 ans avant de pouvoir tourner son deuxième long-métrage, **High Hopes** (1988), satire sociale sur l'Angleterre thatchérienne, primée à Venise. Entre-temps, il réalise pour la Channel Four et la BBC de nombreux téléfilms qui forgent sa réputation de poil à gratter de la société britannique.

Life is Sweet, son troisième film en 1991, le voit poursuivre dans une veine à la fois réaliste et humoristique.

En 1993, **Naked** apporte au cinéaste la reconnaissance internationale : cette dérive dans les bas-fonds de Londres, avec pour guide un clochard misanthrope et philosophe, lui vaut, à Cannes, le Prix de la Mise en scène, doublé du Prix d'interprétation pour David Thewlis.

Leigh triomphe de nouveau sur la Croisette en 1996 avec le vibrant **Secrets et mensonges**. Ce drame familial centré sur la relation entre une jeune femme et sa mère d'adoption remporte la Palme d'Or et un double Prix d'interprétation pour Marianne Jean-Baptiste et Brenda Blethyn. Tantôt ironique (**Deux filles d'aujourd'hui**), tantôt désespéré (**All or Nothing**), Mike Leigh s'impose comme un des plus brillants peintres de l'Angleterre contemporaine.

À deux reprises pourtant, il revisite l'Histoire de son pays, retraçant la vie des compositeurs d'opéra Gilbert et Sullivan dans l'insolite **Topsy-Turvy**, et contant le destin d'une faiseuse d'anges dans **Vera Drake**, couronné en 2004 à Venise par le Lion d'or et une Coupe Volpi pour Imelda Staunton. Tournant le dos à la noirceur qui traverse la majorité de ses films, il surprend son monde en brossant le portrait d'une instit' résolument optimiste dans le ravigant **Be Happy**.

2007 (sortie France : 27 août 2008) - Royaume-Uni - couleur - 1h49 - VO

film de **Mike Leigh** (réalisation et scénario)

image : **Dick Pope** - montage : **Jim Clark** - premier assistant réalisateur : **Josh Robertson** - décors : **Mark Tildesley** - costumes : **Jacqueline Durran** - musique : **Gary Yershon** - son : **Tim Fraser** - directeurs artistiques : **Patrick Rolfe** et **Denis Schnegg** - maquillage : **Christine Blundell** - casting : **Nina Gold** - production : **Thin Man Films** - producteur : **Simon Channing William** - distributeur : **MK2 Diffusion**.

avec : **Sally Hawkins** (Poppy), **Alexis Zegerman** (Zoe), **Eddie Marsan** (Scott), **Andrea Riseborough** (Dawn), **Samuel Roukin** (Tim), **Sinead Matthews** (Alice), **Kate O'Flynn** (Suzy), Sarah Niles (Tash), **Sylvestre Letouzel** (Heather), **Joseph Kloska** (le petit ami de Suzy), **Karma Fernandez** (la professeur de flamenco), **Stanley Townsend** (le clochard), **Caroline Martin** (Helen), **Oliver Maltman** (Jamie), **Nonso Anozie** (Ezra), **Elliot Cowan** (le vendeur de la librairie), **Anna Reynolds** (la réceptionniste), **Trevor Cooper** (le patient), **Philip Arditi**, **Viss Elliot** et **Rebekah Staton** (les élèves du cours de flamenco), **Jack MacGeachin** (Nick), **Charlie Duffield** (Charlie), **Ayotunde Williams** (Ayotunde), **Tim Glanfield** (l'homme dans le pub). Sally Hawkins, Prix d'interprétation à Berlin en 2008

ENTRETIEN AVEC MIKE LEIGH

Le Monde - De quoi est né ce film ?

Mike Leigh - Il est difficile de répondre précisément à cette question. Comme vous le savez, je découvre ce que sont mes films au cours du voyage. qu'est leur réalisation. Ma décision a été de faire un film avec Sally Hawkins, et plus tard, j'ai réalisé que mon instinct était de faire front face au pessimisme qui naît inévitablement de ce monde désespéré que nous sommes en train de détruire. Il est très facile d'être pessimiste, mais il y a des gens qui se battent, sur le terrain, qui sont positifs, et parmi eux il y a des enseignants. On ne peut pas apprendre aux enfants à être tout à fait pessimistes quant à l'avenir.

Quel est le lien entre Sally Hawkins et cet état d'esprit ?

Il serait possible de faire n'importe quel film avec elle. Vous l'avez déjà vue dans mes deux derniers films. Dans *Vera Drake*, c'était la jeune fille de bonne famille qui s'était fait violer et se faisait avorter, et dans *All or Nothing*, elle jouait la fille sexy et subversive de la cité.

Comment définissez-vous le personnage avant le tournage ?

Je ne le définis pas.

Du tout ?

J'ai une idée dans la tête, mais je passe beaucoup de temps avec les acteurs à créer le personnage. Je ne vous dirai pas comment je fais, mais c'est un processus très lent, en partie télépathique.

Comme ce personnage positif vit dans un film de Mike Leigh, on peut être inquiet pour elle, puisque des choses terribles surviennent dans vos films. Avez-vous intégré délibérément ce suspense ?

C'est une réaction fréquente face à ce film. Mais cette idée ne m'est venue que pour la séquence avec le clochard. Le reste du temps, ce n'est pas un enjeu parce que le film parle d'autre chose.

Mais ce n'est pas un film qui laisse euphorique, un « feel-good movie », comme disent les Américains ?

Pas au sens conventionnel de l'expression. Je ne suis pas prêt à décréter dans quelle humeur seront les spectateurs après mon film, je veux qu'ils en retirent beaucoup de choses, qu'ils s'y impliquent, qu'ils y réfléchissent. Beaucoup de gens m'ont dit « C'est un film très positif et pourtant j'ai pleuré et je ne sais pas bien pourquoi », ce pour moi c'est une bonne nouvelle. **Est-ce que l'humeur sur votre plateau est fonction du propos du film ?**

Non. C'est toujours très positif, très amical, drôle, que le matériau le soit ou pas. L'une des raisons pour lesquelles les plateaux sont des lieux de malheur tient au fait que les acteurs, par la nature de leur travail, ne sont pas sûrs d'eux. Et ils ne le sont pas parce qu'ils n'ont pas le temps de se préparer à leur rôle ni aux rapports avec leurs partenaires. Vous jouez quelqu'un qui est marié depuis trente ans avec quelqu'un que vous avez rencontré le matin même, en costume. Vous ne savez pas qui vous êtes. Dans mes films, rien de tout ça n'est un problème parce que nous avons passé des mois à nous préparer. Les acteurs sont terriblement solides, enracinés et ils arrivent très détendus, sûrs d'eux.

Si être "happy" vous fait être "lucky", le nouveau film de Mike Leigh est en quelque sorte une leçon de vie. Du genre à vous énerver si vous n'êtes pas de bon poil.

Cette cousine anglaise d'Amélie Poulain a en commun avec la jolie brunette de vouloir faire le bonheur des gens et d'être plutôt de bonne composition. Mais, contrairement à l'héroïne de Jean-Pierre Jeunet, elle sait aussi d'emblée faire son propre bonheur. Telle Martine que l'on suivait à la plage, chez papy et mamy ou au camping, on assiste aux tribulations d'une joyeuse Poppy, qui ne s'énerve pas quand on lui vole son vélo, sourit quand on lui dit que sa vie ne vaut pas grand chose sur le marché des valeurs sociales (autrement dit familiales) et trouve très drôle qu'un colosse lui remette les vertèbres en place.

Mike Leigh prouve encore qu'il sait dénicher la bonne gueule pour l'emploi (la dernière en date, Imelda Staunton, faisait une parfaite *Vera Drake*) : Sally Hawkins, petit minois de chat à qui on tirerait en permanence les moustaches pour le faire rire, est un concentré de bonne humeur. Bref, *Be Happy* ressemble à une propagande pour le bonheur dans laquelle Poppy est quasiment et maladroitement sanctifiée, et c'est assez agaçant ! Mais c'est lorsqu'il se contente plus modestement d'être le portrait d'une femme effectivement heureuse, que le film est le plus convaincant. Là, Poppy devient un vrai personnage de cinéma, plus complexe qu'il n'y paraît, et *Be Happy* un vrai film, dont le parti pris est de ne pas s'attarder sur la face sombre de la vie, sans la nier. Il fallait le dire tout de suite !

Ch.R. - Fiches du Cinéma

Est-ce que la création continue pendant le tournage ?

C'est à ce moment que je fabrique le film. Quand je tourne la première scène, je ne sais pas comment ça finit. Juste avant le premier jour, j'écris une structure très sommaire, deux ou trois pages. On développe les séquences pendant le tournage en les préparant la veille, ou le jour même.

C'est une manière très peu orthodoxe de faire un film ?

Simon Channing-Williams, mon producteur, et moi travaillons ensemble depuis très longtemps. Il a développé une relation particulière avec les financiers, qui doivent comprendre qu'ils n'ont qu'à s'en aller et attendre que le film soit fini. On ne peut pas faire ça avec les studios.

Est-ce une coïncidence si Ken Loach et vous avez développé chacun à votre manière une méthode qui vous permet de travailler en toute indépendance ?

Non. Ken Loach et moi, ainsi que Stephen Frears, avons commencé à faire des films pour la BBC à une époque où nous ne pouvions pas tocteursurner pour le cinéma. Mais mon travail est différent de celui de Ken Loach. Tout l'aspect expérimental, le travail avec les a, ce qui vient de mon-expérience du théâtre, de Stanislavski : il me demande toujours comment je fais, il déteste les répétitions. Mais il est étonnant que, travaillant de cette façon singulière, nous nous en soyons tirés à si bon compte.

Propos recueillis par Thomas Sotinel - Le Monde

Mike Leigh a une réputation trompeuse. Ce jeune homme en colère, il a combattu, dans les années 1980, la politique ultralibérale de Margaret Thatcher, stigmatisé les inégalités sociales, dénoncé la mise à l'écart des défavorisés. Cet engagement ne l'empêche pas d'apprécier la satire narquoise. Moins viscéralement réaliste que son compatriote Ken Loach, il cultive un goût de l'outrance théâtrale et un humour grinçant. Le voir adopter le ton de la pure comédie n'est donc qu'une demi-surprise.

Pour aller à l'encontre de l'atmosphère de ce début du XXI^e siècle, qu'il qualifie de « tordue et cynique », il valorise son héroïne : une fille positive, déterminée à prouver que le bonheur peut être contagieux. Voici donc Poppy, grande bringue enjouée, fringues chatoyantes et blagues au bord des lèvres, cliente des puces et amatrice de trampoline, une cycliste pimpante qui plaisante même quand on lui pique son vélo.

Poppy a ses problèmes : un célibat qui se prolonge, une sueur aînée conventionnelle, une vertèbre déplacée. Mais elle ne perd jamais lesurire et, communicatrice née, elle tenté de dérider tout le monde, un libraire ombrageux, un ostéopathe consciencieux, le moniteur d'auto-école avec lequel elle prend des cours de conduite et qui s'avère agressif, coincé, crispé sur l'image l'image de bon professionnel qu'il veut donner de lui-même et agacé par cette cliente excentrique qu'il considère comme une arrogante.

Mike Leigh tire le maximum de ses comédiens qu'il invite à participer à la composition de leur personnage et à inventer un langage personnel. Il a révélé David Thewlis, Gary Oldman, Tim Roth et Katrin Cartlidge. L'euphorie distillée dans *Be Happy* repose sur l'abattage de Sally Hawkins, petit clown exubérant, prompte aux grimaces et prônant l'idéal de mourir en riant. Il faut lavoir froncer le nez, hocher la tête, chantonner à tout propos, désamorcer toute polémique et ponctuer deux phrases sur trois de mimiques et d'onomatopées ludiques. Elle a remporté le Prix de la meilleure actrice au Festival de Berlin.

Titre explicite (l'original est *Happy-Go-Lucky*), *Be Happy* exhorte à la joie de vivre. Considérant que le monde est une scène où il vaut mieux jouer à espérer que pleurer, persuadé que chaque individu détient les clés de son personnage même si son costume est déterminé par son environnement social, Mike Leigh prône la quête de l'émerveillement dans un contexte désenchanté. Masque de politesse, de pudeur, d'optimisme, la loufoquerie de Poppy ne gomme pas son statut de cœur solitaire ni les malheurs qui l'entourent, elle constitue un réconfort. Une leçon de subversion.

Car tous ceux qui, autour d'elle, affichent leurs traumatismes et s'engluent dans leurs misères, sont condamnés à ne pas s'en sortir. Ainsi le moniteur quasi névrotique, mais aussi la sueur autoritaire et la prof de cours de flamenco. Il n'est pas innocent que Poppy soit institutrice.

Le film fait le constat d'une certaine impuissance de l'enseignement scolaire à régler des conflits qui le dépassent et illustre une pédagogie de la décontraction. Il s'agit pour tout un chacun de cultiver sa singularité et de déployer une bienveillance de tous les instants à l'égard des autres.

Be Happy apparaît en quelque sorte comme l'envers de *Naked*, beau film de Mike Leigh où un déclassé caustique traînait sa dépression mélancolique dans les bas-fonds de Londres. Errant dans une atmosphère nocturne, ce clown métaphysique citant Shakespeare représentait tout ce contre quoi se bat Poppy et ses couleurs vives : l'idéalisme frustré mué en cynisme, l'altruisme dévoyé en agressivité, la sordide conséquence d'un mauvais système d'éducation.

Jean-Luc Douin - Le Monde